

www.e-rara.ch

Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre I. Suite de l'Océanie. - Îles Vavitou. - Mangia. - Waitou-Taki. - Toubouai, etc. -
Traversée des îles Taïti aux îles Tonga.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

VOYAGE PITTORESQUE

AUTOUR DU MONDE.



CHAPITRE I.

SUITE DE L'OCÉANIE. — ÎLES VAVITOU. — MANGIA. —
WĀITOU-TAKI. — TOUBOUĀI, ETC. — TRAVERSÉE
DES ÎLES TAÏTI AUX ÎLES TONGA.

Le nouvel ouragan qui, le 29 avril au soir, nous avait surpris au milieu du groupe de Taïti, n'eut pas la violence de celui que nous avions précédemment essuyé : au bout de quarante-huit heures, le vent de N. O. avait molli, et, au lieu de fuir devant lui, l'*Océanic* eût pu aisément tenir la cape et attendre le retour des brises régulières du S. E. Pendleton aima mieux épargner au sloop cette fatigue ; il continua la même route jusqu'à la hauteur de l'île Vavitou, où la brise, changeant lof pour lof, lui permit de gouverner dans la direction de Tonga. Maintenant que je connaissais l'homme, son fatalisme commercial mêlé de grandes et religieuses pensées, je ne m'étonnai plus de ces projets intermittens, de ces saccades inexplicables pour Philips et pour quiconque n'avait pas la clef d'une conduite étrange. L'équipage lui-même, malgré sa confiance aveugle dans son capitaine, ce maître après Dieu, l'équipage se prenait parfois à douter de lui : « C'est un grand génie ou un grand fou, disaient les matelots ; un grand génie, car il n'a jamais atterri à faux ; un grand fou, car il n'a jamais atterri à temps. »

Comment voulez-vous que ces hommes simples ne parlissent point ainsi quand la figure de Pendleton semblait en démenti constant avec l'impression la plus logique ? Cette fois, par exemple, épanoui quand le N. O. régnait, le capitaine fronça le sourcil au moment où le S. E. vint le remettre en bonne route. Fallait-il dire à des matelots : « Là-bas par les 31° 25' de lat. S. et 132° 10' long. O., on prétend qu'il existe un groupe indiqué sur quelques listes américaines ; le capitaine J. Mitchell dit qu'il les a vues en 1823, et qu'elles ont quarante-huit milles d'étendue de l'ouest à l'est. Eh bien ! moi Pendleton, je doute de l'existence de ces

T. II.

terres, je n'y crois point, et j'aurais voulu acquérir la preuve que je n'avais pas tort de douter. » Voilà ce que Pendleton pouvait penser, mais ce qu'il ne pouvait dire.

Ces îles douteuses n'étaient pas la seule reconnaissance que regrettât le capitaine : dans cette direction existaient encore le groupe de Bass et l'île Rapa.

Le groupe de Bass se compose de quatre îlots situés par 27° 40' lat. S. et 145° 50' long. O. Il fut découvert en 1803 par le navigateur qui lui donna son nom et revu en 1826 par Paulding. C'est là, du reste, tout ce que l'on sait de ces terres. Bass et quelques géographes avec lui ont voulu y retrouver les *Coronados* de Quiros, mais il est plus naturel de rapporter ce nom au groupe Gloucester dans l'archipel Pomotou.

Rapa est une île bien plus considérable que ne l'est Bass. Elle fut aperçue, pour la première fois, par Vancouver le 22 décembre 1791. Les rapports des naturels avec ce navigateur furent d'abord empreints de quelque timidité et de quelque défiance ; puis enhardis, ces sauvages manifestèrent cet irrésistible penchant pour le vol qui semble être général aux races océaniques. Le fer surtout les tentait ; ils cherchaient à enlever jusqu'aux clous des navires. Les habitans de Rapa offrirent à Vancouver de grandes analogies avec ceux des îles Tonga. Ce navigateur crut découvrir que le nom du chef insulaire était Korai, et celui de l'île Oparo. C'est sous ce nom que Rapa a long-temps figuré sur les cartes. Peu féconde, Rapa consistait en une grève de sable bordée de verdure et terminée par quelques sommets arides, que surplombaient des blocs de rochers. Vancouver prit ces rochers pour des villages, et, comme les *pas* des Nouveaux-Zélandais, ces villages lui semblèrent fortifiés. L'île avait une flottille de pirogues : trente d'entre elles vinrent évoluer autour du navire. 300 naturels les montaient, ce qui fit estimer à 1,500 ames la population de Rapa. Les indigènes étaient de moyenne taille, d'un remarquable embonpoint et de proportions heureuses. Leur phy-

sionomie avait un caractère avenant et enjoué. Ils marchaient les cheveux ras et presque nus. Quelque notables avaient seuls une ceinture de feuilles vertes.

Depuis Vancouver, bien des aventuriers abordèrent sans doute à Rapa; mais aucun d'eux ne nous a laissé de documens sur cette île. Ellis fut le second à en parler, vingt ans après le découvreur. Cependant, d'après la version même du missionnaire, un capitaine Powell, tombé en calme sur cette côte en 1814, fut l'objet d'une singulière tentative de la part des Rapaëns. Comme on leur refusait l'accès du bord, ils se saisirent d'une corde qui pendait du haut du couronnement, et au nombre de 50 environ, formant une espèce d'attelage nautique, ils se prirent à tirer et à touer le navire vers la terre. Il fallut employer la menace pour les faire renoncer à cette entreprise.

Ellis à son tour parut devant Rapa le 26 janvier 1817. Son navire était à peine en vue que vingt pirogues l'accostaient. C'étaient bien les mêmes naturels de Vancouver, bruns, bien faits, d'une physionomie régulière, avec des cheveux noirs ou frisés, nus à part une ceinture de dracæna, sans aucun dessin de tatouage sur le corps. Montés à bord, ils y devinrent bientôt hardis au point qu'il fallut en venir avec eux à des voies de fait. Ils volaient non-seulement des objets, mais des hommes. L'un d'eux, gaillard colossal et vigoureux, poussa la chose jusqu'à emporter sous son bras un mousse, avec lequel il allait se jeter à la mer, si le pauvre garçon ne lui eût échappé en se débattant. Un domestique de la chambre ne s'en tira à son tour qu'avec l'aide de l'équipage. Le pont offrit alors des scènes étranges et confuses. Un gros dogue, hardi et sauvage, que l'on tenait enchaîné, éprouva à l'aspect de ces hommes inconnus une terreur soudaine et inexplicable. Au lieu d'aboyer et de se jeter sur eux, il s'abrita dans sa niche, se prit à trembler de tous ses membres. L'épouvante de l'animal redoubla quand un naturel s'approcha de lui, le saisit, l'entraîna vers la mer, avec l'intention de s'y jeter et fier de sa capture. Mais le chien tenait à sa chaîne, la chaîne à la niche, la niche au pont. Le Rapaëns voulait tout emporter, il y procéda de vingt manières; il n'y renonça que quand il vit qu'il épuiserait inutilement ses forces. Alors il se rabattit sur un chat, tomba sur lui d'un bond, l'empoigna, se jeta à l'eau, et gagna à la nage une pirogue où l'animal fut reçu avec de grandes manifestations de surprise. A la suite de tentatives aussi hardies, de violences aussi ouvertes, il fallait prendre

un parti décisif. Le capitaine donna l'ordre de faire évacuer le pont, mesure d'urgence qui ne s'accomplit qu'à la longue et à l'aide de tous les matelots. Le dogue lui-même, revenu de sa frayeur première, aida, par d'épouvantables aboiemens, à l'exécution de cet ordre. Enfin le navire, délivré de ses hôtes, mit à la voile pour Taïti. Ellis avait pu constater le vrai nom de l'île, son nom actuel, Rapa.

Rapa fut encore visitée en 1825 par un cutter taïtien, qui ramena deux naturels à Taïti. Reçus chez les missionnaires et admirablement traités par eux, ces sauvages prirent goût aux cérémonies du christianisme: ils apprirent à lire. Quand on les crut bien préparés, on les renvoya dans leur île avec deux Taïtiens élèves des missionnaires. L'arrivée de ce convoi à Rapa fut l'occasion d'un triomphe. On enleva à bras le canot qui portait les nouveaux venus, on les déposa à pied sec sur le rivage. Des rapports plus bienveillans s'établirent; on échangea du bois de sandal contre quelques denrées, et le capitaine du cutter fut supplié de revenir sur cette côte. Il n'y manqua point. Au mois de janvier suivant, les deux missionnaires taïtiens reparurent à Rapa, mais cette fois décidés à y séjourner. Ils avaient avec eux leurs femmes et deux de leurs compatriotes; puis à côté d'imprimés taïtiens et de livres évangéliques, des instrumens aratoires, des graines utiles et du bois de charpente pour construire une chapelle. L'un des plus anciens missionnaires anglais de Taïti, M. Davies, les avait accompagnés. Malgré quelques répugnances individuelles, il fonda une mission qui commença à porter ses fruits. Des conversions assez nombreuses y étaient déjà effectuées quand le *Dolphin* mouilla devant l'île au mois de juin 1826. Depuis Vancouver, l'aspect des lieux et les mœurs des habitans avaient peu changé. Une population de 2,000 âmes habitait des huttes misérables et se nourrissait de taro et de poisson. Après Paulding aucun navigateur important ne visita Rapa; les missionnaires de Taïti conservèrent seuls quelques relations avec cette terre toute chrétienne aujourd'hui. Par eux l'on sait qu'une épidémie horrible a réduit cette population de 2,000 âmes à 500 seulement. Située par 27° 36' de lat. S. et par 146° 32' de long. O., Rapa est une île montagneuse, élevée, de dix à douze milles de circuit. Le terrain intérieur est dominé par des sommets de deux à trois cents toises de hauteur, les uns en forme de pitons coniques, les autres s'élevant comme des colonnes de basalte. Leur apparence les fait prendre de loin pour des hameaux fortifiés, et Vancouver tomba dans cette méprise.

Cette partie montagneuse est inhabitée-pourtant. La population de l'île se groupe presque tout entière sur la grève du mouillage, située à l'est de l'île; elle y cultive quelques champs de taro qui suffisent à la nourriture de cette petite colonie. Le havre nommé *Aourai* forme dans les terres une échancrure de plusieurs milles; l'entrée en est difficile, mais l'intérieur spacieux offre partout un fond de bonne tenue. On y trouve une abondante aiguade. La végétation indigène se compose d'arbres et d'arbustes clairsemés sur la croupe des montagnes. Dans cette latitude se retrouvent déjà les espèces de la zone tempérée.

Dans l'O. N. O. de Rapa, et à une distance de quarante lieues, les cartes américaines signalent par 27° 2' de lat. S. et 148° 47' de long. O., un écueil de dix milles d'étendue, découvert en 1830 par le capitaine Weeks du *New-Bedford*, qui le nomma *Lancaster*. Jusqu'à reconnaissance nouvelle, on peut toutefois douter de l'existence de ce danger. La même incertitude règne sur une île signalée en 1824 par le capitaine Kemin, sous les 26° lat. S. et 153° 19' long. O. Cette île prétendue n'est peut-être qu'un nuage, comme beaucoup d'autres qu'il faut chaque jour rayer de nos cartes.

Après ces îles et ces écueils que Pendleton, à son grand regret, ne put aller reconnaître, vint Vavitou, alors distincte devant les bords de l'*Oceanic*. L'île, vue à distance, nous parut de moyenne hauteur, fertile et boisée, avec un aspect de végétation analogue à celui qu'offre Taïti. Nous prolongions depuis un quart-d'heure sa pointe méridionale quand une pirogue nous accosta. Trois naturels la montaient, dont l'un était évidemment un chef. A leurs manières douces et patelines, surtout au respect de ces hommes pour les objets épars sur le pont, il était facile de voir que les missionnaires avaient civilisé et catéché cette terre. En effet, Vavitou est entièrement chrétienne. Ces envoyés eussent bien désiré que l'*Oceanic* stationnât sur leur côte; mais Pendleton ne crut pas la localité assez importante pour se déranger de son chemin. La population était d'ailleurs encore tourmentée par une épidémie qui de 3,000 ames l'avait réduite à 700. Nous fîmes seulement quelques cadeaux à ces visiteurs, et nous cinglâmes vers Toubouai où nous devons relâcher.

Le découvreur de Vavitou, ou plus communément Raïvavaï, fut l'Espagnol Gayangos, qui la vit le 5 février 1775. Les naturels lui parurent turbulents et voleurs. A cette époque, ils

n'étaient point tatoués et portaient des vêtements papyrifères comme ceux de Taïti. Ils avaient de belles pirogues et des armes fort bien travaillées. Revue en 1791 par Broughton, cette île fut aperçue de nouveau en 1811 par Henry qui s'en crut le découvreur. Depuis lors, plusieurs navires de commerce l'ont tour à tour visitée. Ce ne fut pourtant qu'en 1822 que des néophytes taïtiens y établirent une succursale de la propagande chrétienne. Leur succès fut complet et prompt. Placée par 23° 50' de lat. S. et par 150° 12' de long. O., Vavitou a douze ou quinze milles de circuit.

Vavitou était loin quand, le 4 mai au matin, nous aperçûmes Toubouai, et dans la matinée l'*Oceanic* était mouillé par cinq brasses de fond en dedans des récifs de la bande occidentale. C'est sur cette grève que sont venus s'établir tous les habitants de l'île, 300 ames environ. Ils occupent deux petits villages, offrant çà et là quelques maisonnettes en pierre, recrépies de blanc, comme on en voit dans le groupe taïtien, habitations plus élégantes que confortables, moins saines, moins sûres que les cases primitives et sauvages. A peine étions-nous mouillés que le canot nous conduisit à terre, où nous débarquâmes entre deux haies de naturels. C'était à qui nous ferait des amitiés, à qui nous adresserait la parole dans cet idiôme polynésien avec lequel j'étais déjà complètement familiarisé. Plusieurs guides s'offrirent pour nous conduire vers le village qui n'offrait rien de remarquable. Les cases ressemblaient à celles des Nouka-Hiviens. Quant à moi, malgré l'avis de Pendleton, je voulus pousser plus loin cette reconnaissance, et visiter l'intérieur de l'île. « Du moins, me dit le capitaine, adressez-vous à l'un des chefs. » On m'indiqua le plus considérable de tous, le roitelet de Toubouai. Accroupi sur un récif, avec de l'eau jusqu'à mi-jambe, S. M. pêchait, à l'aide d'une ligne barbelée, le poisson nécessaire à son repas du jour. Quand je lui demandai s'il voulait me servir de pilote, il secoua la tête, et regarda son hameçon qui fretillait dans le remous. Je compris ses scrupules. Sortant de ma poche un fort joli couteau, je le lui offris comme indemnité. Cet argument fit merveille: le pêcheur jeta là sa ligne et marcha devant moi en disant à diverses reprises qu'il était mon ami, mon vénérable ami.

Mon ami donc, mon roi sauvage, me guida tout d'abord vers un terrain marécageux, aux approches duquel il s'agenouilla comme un dromadaire, et me fit signe de grimper sur son dos. C'était de l'abnégation de la part d'une majesté

polynésienne. J'enfourchai donc bon gré mal gré les épaules royales, et traversai ainsi trois cents toises d'eau bourbeuse. La route était glissante et le fardeau assez lourd. Aussi mon ami arriva-t-il haletant à l'autre bord, et couvert de vase infecte et noire. Il en fut quitte pour quelques ablutions dans le torrent voisin : ses hardes ne craignaient rien ; il était nu. Au-delà du marais franchi s'étendait une plaine couverte de cocotiers, de bananiers, d'arbres à pain, de papayers, et semée çà et là de huttes en ruines qui paraissaient abandonnées depuis long-temps. Du reste, toute cette vallée était jolie à voir, féconde, riante, encaissée. Nous y marchions depuis trois quarts d'heure, quand mon compagnon articula un cri soudain et perçant qui me fit tressaillir malgré moi. Un instant je crus que Pendleton n'avait pas eu tort de me conseiller la prudence. Ce n'était rien toutefois. A cet appel du chef, un naturel apparut loin devant nous, sorti comme un fantôme d'un taillis voisin ; mais, au lieu de manifester une intention hostile, sur un second signe, il s'élança au haut d'un cocotier, en détacha des noix, et nous les envoya. J'en suçai le lait avec délices. Pour compléter la collation, le roi mon ami me fit entrer dans une case où l'on nous servit de la pâte desséchée et des fruits de l'arbre à pain. Malgré tout mon désir de faire honneur à l'hospitalité indigène, il me fut impossible d'avalier une seule bouchée de ce mets.

Après cette halte, nous retournâmes vers le mouillage par un autre chemin bordé de cannes à sucre à l'état sauvage. A l'entrée du hameau, s'étendait une sorte de cimetière avec deux ou trois figures grossières, placées auprès des tombes. Arrivés sur la grève, je voulais me rembarquer sur-le-champ, mais le roi me retint à dîner ; il demandait sa revanche pour le mauvais repas qu'il m'avait offert pendant notre course. Cette fois les vivres étaient en effet et plus variés et plus appétissants. On y voyait bien encore de cette pâte fermentée, accessoire obligé de tous les menus, mais on y trouvait de plus du poisson pris de la main royale, des poules rôties, du taro, des fruits d'arbre à pain, et d'autres non moins exquis. Tous ces mets, enveloppés dans des feuilles de bananier, se trouvaient étalés sur des nattes qui couvraient le sol ; une certaine symétrie régnait dans leur ordonnance, et de nombreux serviteurs, debout autour de la case, se tenaient prêts à exécuter les ordres de l'amphitryon. Plusieurs convives survinrent, d'autres chefs, sans doute, quoique inférieurs à mon ami. On s'accroupit, on porta la main sur les vivres,

on mangea, on but à la ronde. Le roi se plut à me servir lui-même, et ne fit cette politesse à aucun autre. Pour reconnaître ce bon procédé, je lui offris ma gourde pleine de rhum, où nous bûmes en commun. Voyant qu'il revenait trop souvent à la charge, et ne sachant point quelle pouvait être la nature de son ivresse, je l'engageai à distribuer à ses convives un peu de cette boisson spiritueuse ; je lui désignai même deux vieux chefs qui paraissaient les plus élevés après lui. Mon ouverture le révolta ; il prit la gourde, la cacha entre ses jambes, puis d'un ton à demi-courroucé : « Non, dit-il, non ! rien à ces gens-là, c'est trop bon pour eux. » Ce fut là du reste un nuage qui ne fit que passer sur notre amitié. Dès que j'eus l'air d'avoir oublié le rhum, il en revint à ses caresses, à ses offres, à ses égards. Il voulait tout me donner, sa case, ses sujets, sa femme. Mon cadeau l'avait touché jusqu'à l'âme. Si je m'étais mis en tête de devenir roi de l'île, je l'eusse été ce jour-là. Mon ami aurait abdicqué en ma faveur ; le rhum l'avait rendu tendre et expansif outre mesure. Quand Pendleton vint m'arracher de ses bras, il fallut cogner mon nez contre le sien à cinq ou six reprises ; il pleura comme un enfant ; il se jeta à la nage quand il vit que le canot gagnait le large. Ma visite a dû faire époque dans sa vie ; il faut si peu de chose pour faire époque à Toubouaï !

Toubouaï fut découverte par Cook en août 1777. Ce navigateur n'y mouilla point, mais il communiqua avec les habitans qui vinrent dans des pirogues de 30 pieds de long, montées chacune par sept ou huit hommes. Ces naturels étaient vigoureux, avec une peau cuivrée, une chevelure noire et lisse, et des visages ronds, pleins et d'un caractère féroce. Ceux qui accostèrent Cook étaient nus ; mais on en voyait à terre qui se drapaient avec des étoffes blanches. Des huîtres perlières leur tombaient en collier sur la poitrine.

Après Cook parurent à Toubouaï les révoltés du *Bounty* qui, on l'a vu, cherchèrent à diverses reprises à s'y établir vainement. Ensuite vinrent, en 1821, les missionnaires qui, malgré une résistance assez vive de la part des naturels, sont parvenus, moitié de gré, moitié de force, à faire dominer dans l'île l'influence chrétienne. Quand Paulding y passa, en 1826, la population était encore partagée entre les deux cultes : aujourd'hui l'idolâtrie semble avoir disparu.

Avec le brisant qui la cerne, Toubouaï n'a pas plus de quatre à cinq milles de largeur, et pourtant de hautes collines boisées la dominant. Les

vallons et la bande littorale sont couverts d'une végétation qui accuse un sol fertile. Dès l'époque de la découverte, l'île nourrissait des cochons et des volailles; on y retrouvait toutes les productions tropicales. Comme les groupes adjacens Toubouaï marche vers la dépopulation. On y comptait jadis 1,000 ames; aujourd'hui ce nombre est réduit à 300. L'île gît par 23° 24' de lat. S. et par 151° 41' de long. O.

En gouvernant sur Rimetara, nous pûmes voir, à quelques lieues de distance, Rouroutou, ou autrement Ohiteroa. Cette île fut découverte, en 1769, par Cook qui la trouva peu fertile et presque déserte. Les insulaires étaient pourtant vigoureux, bien faits, tatoués seulement aux aisselles et aux jambes. Leurs vêtemens consistaient en étoffes bien fabriquées et bien teintées. Leurs armes étaient en bois dur et bien travaillé. Leurs pirogues, délicatement sculptées, étalaient au-dehors une ceinture de plumes blanches qui pendaient à l'avant et à l'arrière. Oubliée jusqu'en 1811, cette île n'a été bien vue qu'en 1822 par les missionnaires taïtiens. Elle est toute chrétienne aujourd'hui. Gisant par 23° 27' de lat. S. et 153° 6' de long. O., elle a douze ou treize milles de circuit.

Arrivé par le travers de Rimetara, l'*Oceanic* mit un canot à la mer. Pendleton avait là un compatriote, un ami, un correspondant. Il descendit seul pour s'aboucher avec lui, et n'employa que trois heures à cette visite. Pendant ce temps, le sloop tint le large, les acores de l'ilôt n'étant ni saines ni sûres. Ce petit point est devenu intéressant à cause de la fertilité du sol. Une mission chrétienne y a été fondée, qui sert de centre à tous les petits groupes environnans. Découverte en 1811 par Henry, Rimetara resta oubliée jusqu'en 1821, où les missionnaires y abordèrent. Paulding, qui les vit en 1826, trouva cette peuplade de trois cents habitans environ, groupée dans un petit village au bord de la mer, autour d'une grande maison blanchie à la chaux. C'est là que résidaient les pasteurs, rois et apôtres de l'île. On y voyait des enclos plantés de patates et de tabac, de petits champs d'ignames ou de taro. Les vivres semblaient abonder sur cette terre, et, dans l'espace de quelques heures, le navigateur anglais put se procurer trente cochons, avec une grande quantité de légumes. L'idolâtrie semblait du reste totalement extirpée de l'endroit: des débris de colonnes, qui avaient eu soixante pieds de hauteur, marquaient seuls la place où existait l'ancien morai. Cet édifice était tombé à la voix des missionnaires. Peu élevée, longue de trois milles sur

trois de large, défendue par une ceinture de brisans, Rimetara gît par 22° 38' de lat. S., et 154° 22' de long. O.

Au-delà de Rimetara et par 21° 48' de lat. S. et 157° 14' de long. O., l'*Oceanic* longea un petit îlot, à la base coralligène et entouré de brisans. Long d'un mille, il avait trois cents toises environ de largeur. Sa surface était couverte de broussailles. Cet écueil fut découvert en 1826 par le capitaine Paulding, qui le trouva occupé par des oiseaux de mer. Ils étaient les maîtres de la place, et ne se dérangeaient pas devant les matelots. La grève se trouvait littéralement couverte de leurs œufs.

Cette navigation d'île en île se prolongea pendant quelques jours encore. Au-delà de l'écueil de Paulding, l'*Oceanic* appuya un peu plus au nord; il rasa tour à tour Maouti, Miti-Aro, Waitiou, Manouaï et Waitou-Taki, îles riantes et vertes, qui appartiennent à un même groupe, connues, dans les Éphémérides des missionnaires, sous la dénomination d'îles Harvey. L'*Oceanic* ne les vit que de loin et à la voile; mais voici ce qu'on sait d'elles.

La plus méridionale de toutes ces îles, Mangia fut découverte en 1777 par Cook, qui avait alors à bord de sa frégate le sauvage Maï, embarqué dans l'archipel taïtien. Maï servit d'interprète au capitaine anglais. Il engagea les naturels accourus avec leurs pirogues à monter sur le pont des vaisseaux. Ils hésitèrent d'abord, puis enhardis ils le firent. Les indigènes de Mangia formaient une assez belle race d'hommes, vigoureux, bien proportionnés quoique petits. Leur physionomie était heureuse, leur caractère jovial. Ils portaient leur chevelure noire rattachée au sommet de la tête à l'aide d'un morceau d'étoffe. Leur barbe était longue; leurs bras et d'autres parties de leur corps étaient tatoués. De larges fentes pratiquées dans les lobes de leurs oreilles servaient à loger tantôt des ornemens, tantôt de petits meubles utiles. L'un des naturels, à qui Cook donna un couteau, le plaça dans son oreille comme dans une gaine (Pl. I — 1). Les autres y mettaient des grains de verre ou des étoffes. Ces étoffes, fabriquées avec l'écorce du *broussonetia*, avaient l'aspect brillant et lustré de celles qui se fabriquent à Tonga. Les pirogues bien construites se terminaient en fourche sur l'arrière. Cook séjourna peu de temps en vue de l'île; il voulut y débarquer; mais les naturels, groupés sur le rivage, manifestèrent des intentions si hostiles, qu'il renonça à son projet. Les missionnaires taïtiens furent plus persévérans et plus heureux; ils y fondèrent une

mission en 1823, et, malgré des obstacles nombreux, ils convertirent la population tout entière. Mangia ou Manaïa est une terre assez haute avec un circuit de cinq lieues environ. Sa végétation est tantôt basse, épaisse et d'un vert mat, tantôt haute, clairsemée et d'une teinte moins sombre. Quelques collines sont rougeâtres, stériles et couvertes de fougères. On y comptait 1,500 âmes en 1823. Le sommet gît par 21° 55' de lat. S. et 160° 18' de long. O.

A trente-six lieues au N. $\frac{1}{4}$ N. E. de Mangia paraît l'île Maouti, découverte en 1821 seulement, à l'époque où les propagandistes taïtiens vinrent prêcher l'Évangile dans cet archipel peu fréquenté jusqu'alors. Le capitaine Byron, qui mouilla à Maouti en 1825, fut enchanté de l'accueil hospitalier que lui firent ces insulaires. Nulle terre n'est, suivant lui, plus riche en jolis paysages; nul peuple n'a des mœurs plus douces, plus décentes, plus modestes. Maouti est un petit Eden aujourd'hui, grâce à sa conversion, dont les détails sont pleins d'intérêt.

En 1821, cette île reconnaissait l'autorité du roi de Watiou, qui venait d'abjurer l'idolâtrie pour reconnaître la foi chrétienne. Ce roi lui-même, nouveau prosélyte, voulut aider à la conversion de Maouti. Il passa sur l'île avec deux missionnaires, et prit terre au milieu d'une foule nombreuse. Débarqué, il demanda la parole: « Jusqu'ici, dit-il à ce peuple, vous avez adoré des morceaux de bois, qui n'ont ni sentiment ni pouvoir, des idoles ouvrages de vos mains. Vous étiez dans l'erreur, vous allez connaître le vrai Dieu; les hommes venus avec moi vous l'enseigneront. » Et après cette courte allocution, il ordonna que toutes les statues des morais fussent détruites; ce que le peuple fit. Le matin l'idolâtrie était en vigueur à Maouti; elle n'y existait plus le soir. Peu de mois après, l'île était chrétienne. Dans son circuit de huit milles, Maouti est fertile et boisée; elle compte 200 habitans. Sa position est par 20° 6' lat. S. et 159° 35' long. O.

A vingt-cinq milles au nord de Maouti, se trouve Miti-Aro, autre îlot bas, boisé, et peuplé d'une centaine d'habitans que le sol assez ingrat nourrit avec peine. C'est encore une dépendance du royaume de Watiou: pour sa découverte et sa conversion, cette annexe suivit les destinées de Maouti. Miti-Aro gît par 19° 54' de lat. S. et 160° 4' de long. O. Elle a trois ou quatre milles de long sur un mille de large.

L'île Watiou, l'Atoui des missionnaires, est à vingt-huit milles au S. O. de Miti-Aro. Elle fut découverte, en 1777, par Cook qui envoya à

terre trois de ses officiers, sous la conduite du Taïtien Maï. Les naturels reçurent d'abord ces étrangers avec un certain appareil. On leur fit les honneurs d'un spectacle, on leur offrit quelques vivres. Mais ces bonnes dispositions ne furent pas de longue durée; rendus bientôt à leur instinct de vol, les sauvages dévalisèrent leurs hôtes, et poussèrent les choses jusqu'à les retenir prisonniers. Sans les menaces de Maï qui leur fit peur du canon des frégates, et qui leur fit connaître l'énergie meurtrière de la poudre au moyen de quelques pièces d'artifice, cette captivité eût été sans doute plus longue et plus dangereuse. Maï trouva sur Watiou trois de ses compatriotes, seul reste d'un équipage de vingt hommes dont la pirogue avait chaviré en pleine mer. Ces Taïtiens vivaient à Watiou depuis douze ans; bien vus des naturels, ils ne voulurent pas retourner dans leur patrie sur les vaisseaux anglais. Cook partit, et nul ne visita Watiou jusqu'en 1821 où les missionnaires y parurent pour la convertir. Les progrès du prosélytisme, lents d'abord, paraissent aujourd'hui complets; Watiou est chrétien. C'est une île de médiocre hauteur, de six lieues de circuit, environnée de brisans, peuplée de quelques centaines d'âmes. Son sommet est situé par 20° 3' de lat. S. et 160° 28' de long. O.

A dix milles au N. O. de Watiou gît la petite île de Fenoua-Iti, ou Oka-Toutaïa suivant Cook, qui la découvrit en 1777. C'est une terre basse, bordée d'une grève de sable blanc et boisée à l'intérieur. Cook la trouva déserte, quoique couverte encore de huttes en débris, de tombes et de terrains clos. Les missionnaires ne citent pas cette terre dans leur nomenclature des îles Harvey, sans doute parce qu'inhabitée encore, elle est sans importance pour eux. Sa position est par 19° 5' de lat. S. et 160° 38' de long. O.

A vingt lieues environ au N. O. de Watiou vient l'île Manouaï, que Cook vit pour la première fois en 1773, et nomma île Harvey. Dans ce premier voyage, le capitaine la crut déserte; mais l'ayant visitée en 1777, il la trouva occupée par des naturels d'un caractère farouche et inhospitalier, qui s'opposèrent à la descente. Ces insulaires se rapprochaient des Nouveaux-Zélandais par les traits et la tournure; seulement ils n'étaient point tatoués. D'après leurs indications, on dut comprendre que l'île ne nourrissait point de cochons, et ne produisait ni bananes, ni fruits d'arbre à pain. Manouaï semblait dépendre alors du roi de Watiou. Quoiqu'il soit présumable qu'elle ait suivi le sort de l'archipel dans sa conversion récente, les mission-



3. Mœurs du Capitaine De Long et de ses Compagnons sur l'Île de Manawa.



naires n'en parlent en aucun lieu d'une manière explicite. L'île serait-elle devenue déserte, ou serait-elle restée idolâtre? Elle se compose d'un groupe de trois ou quatre petits îlots, bas, entourés d'un récif commun qui a six lieues de circuit. La pointe sud est située par $19^{\circ} 23'$ de lat. S. et $161^{\circ} 18'$ de long. O.

L'île Waitou-Taki, l'Aïtou-Taki des missionnaires, est placée à vingt lieues au N. O. de la précédente. Ce fut Bligh qui découvrit ce groupe en avril 1789. Il communiqua avec les naturels qui apportèrent dans leurs relations beaucoup de confiance et de franchise. Par eux, Bligh sut que cette terre n'avait ni cochons, ni chiens, ni ignames, ni taro, mais beaucoup de cocos, de volailles, de fruits d'arbre à pain, de bananes et d'evis. Ne pouvant pas descendre à terre, malgré leurs instances, Bligh leur fit quelques cadeaux, un cochon, une truie et d'autres objets. Ces hommes semblaient plus polis, plus doux que leurs voisins de Manouai; ils étaient tatoués sur les jambes et sur les bras; mais point sur le dos et sur les fesses comme à Taïti. Après Bligh vint Edwards, qui aperçut Waitou-Taki deux ans après, puis l'île fut négligée jusqu'en 1821, date de l'arrivée du missionnaire Williams, qui laissa sur ce point deux prédicateurs taïtiens. Leur œuvre fut prompte et heureuse; le roi Tamatoa devint un chrétien zélé, et ses sujets suivirent tous son exemple. Aussi le missionnaire Bournes, qui passa à Waitou-Taki en 1825, fait-il le tableau le plus séduisant de la localité et des mœurs de son peuple. « La chapelle est finie, dit-il, les naturels ont construit avec des blocs de corail une jetée de 600 pieds de long sur 8 de large; 144 maisons, toutes recrépies, s'alignent sur la grève; plusieurs sont meublées de couchettes et de sofas; 600 individus sont baptisés. » La population totale était alors de 1,500 habitants. Waitou-Taki forme un petit groupe d'îlots bas, avec une île plus haute dans le centre. Une bordure de récifs de trente à quarante milles de circuit l'entoure dans tous les sens. La pointe N. git par $18^{\circ} 47'$ de lat. S. et $162^{\circ} 8'$ long. O.

Voici maintenant l'île la plus importante de tout cet archipel, Raro-Tonga, découverte seulement en 1814 par un petit navire des missionnaires. Ce fut encore le roi de Watiou qui les dirigea sur ce point en 1823. On y laissa deux pasteurs, originaires de Taïti, pour travailler à la conversion des naturels. En moins d'une année, elle était achevée. Le roi Makea, sa famille, et les principaux chefs; lisaient dans le livre élémentaire taïtien; plus de 1,500 habitants étaient baptisés. Le progrès agricole suivait le

mouvement du progrès religieux, et l'île entière se couvrait de riches plantations. La population s'élevait alors à 7,000 habitans environ, le même nombre que l'on comptait à Taïti. Aussi l'importance de ce point décida un missionnaire anglais à s'y établir en 1827. Autrefois le pouvoir se trouvait partagé entre trois chefs qui se livraient à des hostilités presque continuelles; mais depuis que le christianisme a pénétré sur cette terre, Makea a été reconnu pour l'unique souverain. Raro-Tonga est géographiquement peu connue; on la sait seulement située par $21^{\circ} 11'$ lat. S. et $162^{\circ} 33'$ long. O.

Aux environs de Raro-Tonga, les cartes indiquent encore trois îles, savoir: Roxburgh, découverte en 1824 par le capitaine White du *Medway*, terre élevée, de vingt milles d'étendue de l'est à l'ouest, gisant par $21^{\circ} 39'$ de lat. S. et $163^{\circ} 0'$ de long. O. (milieu); Armstrong, indiquée sur une autre liste par $21^{\circ} 22'$ lat. S. et $163^{\circ} 23'$ long. O.; enfin Rourouti, petite île découverte par Henry en 1811, et située par $20^{\circ} 20'$ de lat. S. et $162^{\circ} 20'$ de long. O. On ne possède aucun détail sur ces terres, dont l'existence n'est pas même bien constatée. Les missionnaires, navigateurs familiers de ces parages, n'en font pas même mention dans leurs listes des îles Harvey.

L'*Oceanic* pourtant, servi par une bonne brise du S. E., avait dépassé toute cette série d'îles et d'îlots. Le 10 mai au matin, il était en vue du groupe de Palmerston, écueils bas et boisés, dont Pomare, dans la dernière année de son règne, avait voulu faire le Botany-Bay de Taïti. Sa mort ayant fait échouer ce projet, Palmerston est restée ce qu'elle avait toujours été, une terre déserte. Cook la vit deux fois, en juin 1774 et en avril 1777. Il s'y procura des noix de coco, des choux palmistes, des cœurs de jeunes cocotiers, des rameaux tendres de pandanus, du poisson et des œufs d'oiseaux. Il reconnut que le groupe se composait de neuf ou dix îlots bas, étroits, plus ou moins boisés et disposés sur un brisant presque circulaire de six milles du nord au sud. Un vaste lagon occupait l'intérieur. Palmerston était inhabitée; seulement des débris de pirogue et une pagaie trouvés sur les lieux attestèrent le passage de quelques pêcheurs d'îles voisines. Palmerston fut revue par Edwards en 1791; puis par d'autres navigateurs modernes. Elle est située sous $18^{\circ} 4'$ de lat. S. et $165^{\circ} 30'$ de long. O.

De Palmerston, la route directe sur Tonga ne nous eût offert que des reconnaissances insignifiantes. Les écueils Beveridge et Nicholson dont l'existence est même assez douteuse, puis

l'île Savage négligée par tous les navigateurs depuis la réception que les naturels y firent à Cook. Ayant découvert cette terre le 20 juin 1774, ce capitaine voulut tenter une reconnaissance sur le rivage. A deux reprises et sur deux points, il essaya le débarquement; mais chaque fois les naturels s'y opposèrent avec un acharnement et une férocité incroyables. Repoussés pourtant à l'aide de décharges meurtrières, ils se réfugièrent dans les bois voisins, d'où Cook n'osa les débusquer. Il n'essaya pas non plus de pénétrer dans l'intérieur de l'île où ses adversaires auraient eu l'avantage du terrain. Ces insulaires marchaient nus; une simple étoffe blanche ceignait leur tête et leurs reins; leur corps brun était presque entièrement zébré de tatouages; leurs armes étaient la lance, le casse-tête et la zagaie. Les sculptures de leurs pirogues annonçaient une certaine industrie. L'île, du côté où on l'aborda, était peu élevée et tapissée de fougères et d'arbustes. Le littoral se composait de falaises verticales, dressant sur l'eau leurs parois de corail à une hauteur de quarante pieds, et minées à leur base par la vague du large. Forster crut que l'intérieur de l'île, occupé naguère par un lagon, était devenu une vallée fertile à la suite d'un exhaussement volcanique. Cette hypothèse n'a été ni démentie ni vérifiée depuis. Cook estima le circuit de l'île Savage à onze lieues. Le capitaine Duperrey, qui la longea à quelque distance en 1823, reconnut qu'elle s'étendait du 18° 59' au 19° 10' de lat. S. et du 172° 2' au 172° 14' de long. O.

Quant à nous, nous ne devions reconnaître ni l'île Savage, ni les écueils Nicholson et Beveridge. La route par le nord était plus féconde et plus intéressante; Pendleton l'avait préférée, il voulait attaquer Tonga seulement après avoir reconnu les îles Hamoa, si vaguement, si imparfaitement décrites jusqu'ici. L'Océanie mit donc le cap au N. O., après avoir dépassé Palmerston; la brise était si bonne, la mer si belle, que ce petit ricochet n'était pas un retard. Philips d'ailleurs était moins grondeur que de coutume, ce qui me donna lieu de croire à une petite sympathie commerciale de sa part pour les îles Hamoa. C'était un archipel sauvage, comme il se plaignait de n'en plus rencontrer sur l'Océanie.

Pour ma part, je ne voyais pas arriver sans quelque plaisir ces terres que le christianisme n'avait pas encore façonnées à l'hospitalité et à la mansuétude. L'Océanie avait deux parts, l'une pour les émotions douces, c'était celle que nous allions bientôt quitter; l'autre pour les

impressions dramatiques, pour les catastrophes de tout genre, c'était celle vers laquelle nous tendions et dont nous allions toucher la lisière. Encore polynésiens, les groupes Hamoa et Tonga étaient pourtant limitrophes de la Mélanésie, et les mœurs, les usages, la vie des naturels se ressentaient de ce voisinage. L'archipel Viti se trouvait à quelques lieues de là, avec ses races insociables. Notre voyage jusqu'alors si uni, si tranquille, au milieu de peuplades à demi civilisées, allait peut-être tourner au drame! L'aspect des lieux et des hommes allait changer, du moins! J'étais enchanté. Chaque jour j'ouvrais ma carte je faisais et refaisais mes calculs nautiques. Elève de Pendleton qui se glorifiait de mes progrès, j'étais devenu un géographe passable, complétant mes études théoriques par des expériences et des observations. « Capitaine, lui dis-je un jour que l'Océanie se trouvait déroulée sous nos yeux; voici qui nous échappera. » Et je lui montrais toutes ces petites îles polynésiennes semées entre l'archipel Hawaii et le groupe Hamoa, dans une étendue de 700 lieues environ. « Sans doute, me répondit-il, mais qu'importe! Ce sont des points insignifiants, douteux pour la plupart, déserts presque tous. C'est une sèche et courte nomenclature que l'on peut faire en quelques mots. — J'écoute, » répliquai-je. Et il commença, pointant chaque île sur la carte :

« Voici d'abord un écueil, MANUEL-RODRIGUEZ, que l'on a l'habitude de copier d'après de vieilles cartes espagnoles. Personne ne l'a revu de nos jours, et il faudra, je pense, le rayer bientôt. Il faudra rayer aussi une prétendue île MALLÉN, signalée par un Américain, et ces deux écueils et cette île, que l'on a indiqués au sud des îles SMITH. Les îles SMITH sont du moins authentiques. Elles ont été découvertes en 1807 par le capitaine Johnson de la frégate anglaise *Cornwallis*, et revues en 1815 par le capitaine Dayot du navire espagnol *Fernando*. C'est un groupe d'îlots inhabités, coralligènes et couverts d'une végétation rabougrie. On estime leur circuit à neuf milles du N. O. au S. E. Elles gisent par 16° 53' de lat. N. et 171° 52' de long. O.

» Plus loin voici encore d'autres îles douteuses, celles de SAN-PEDRO et BARKER, aussi bien que deux ou trois récifs près de l'équateur, qu'on a placés à peu de distance dans l'est du groupe de Gilbert. NEW-NANTUCKET, signalé en 1824 ou 1825 par le navire baleinier *le Loper*, et placé sous 0° 11' de lat. N. et 176° 40' de long. O., a besoin d'être reconnu de nouveau pour être définitivement admis sur les cartes.

» PALMYRA a une existence plus sûre. Cette île, reconnue pour la première fois par l'Américain Fanning, le 14 juin 1798, fut retrouvée quelques années après par le capitaine Mackay. C'est une île basse de trois lieues d'étendue, avec deux lagons à l'intérieur, et des brisans extérieurs, dont celui de l'ouest s'étend jusqu'à trois lieues au large. Un mouillage existe au nord par dix-huit brasses. Son nom lui fut donné par le capitaine Sawle de la *Palmyra*, qui la revit en 1802. Cette île déserte gît par $5^{\circ} 50'$ de lat. N. et $164^{\circ} 45'$ de long. O. A quatre ou cinq lieues au nord gît un écueil dangereux, que le capitaine Fanning découvrit et reconnut. Sa forme est celle d'un croissant; il occupe six lieues d'étendue du nord au sud.

» C'est encore à Fanning que l'on doit la découverte de cette île de WASHINGTON, la NEW-YEAR des cartes d'ARROWSMITH. C'est une terre élevée et couverte de verdure, mais déserte et hérissée de brisans. Elle gît par $4^{\circ} 45'$ de lat. N. et $162^{\circ} 28'$ de long. O. Plus près de l'équateur est le groupe FANNING, du nom de son découvreur. Il se compose de trois îlots boisés et ceints de brisans au-dedans desquels est un bon mouillage. Les deux îlots du N. ont chacun neuf milles de long; celui de l'E. en a six. Quand Fanning débarqua, cette île était couverte d'oiseaux de mer si familiers qu'ils se laissaient prendre à la main. Fanning trouva l'île déserte et crut qu'elle l'avait été toujours. Cependant Mackay, qui y passa quelques années plus tard pour s'y procurer des holothuries et des écailles de tortue, y trouva sur le sol des pierres régulièrement taillées, et dans une fouille pratiquée à deux pieds de profondeur un caveau maçonné rempli de cendres, de fragmens d'os humains, d'instrumens en pierres, en coquilles et en os, d'ornemens divers, de pointes de lances et de flèches. A son tour, M. Le Goarant y relâcha en 1828, et y rencontra vingt-cinq bâtimens occupés à la pêche des holothuries. Fanning gît par $3^{\circ} 48'$ de lat. N. et $161^{\circ} 25'$ de long. O. C'est l'île *America* de quelques navigateurs.

» Plus au sud voici l'île CHRISTMAS, découverte par Cook en décembre 1777. Il y passa plusieurs jours au mouillage et s'y procura des tortues et du poisson. C'est une île basse, boisée, déserte, d'environ quinze lieues de circuit, avec un assez bon mouillage sur la bande occidentale, si profondément échancrée que la configuration de l'île est celle d'un croissant. Sa position est par $1^{\circ} 59'$ lat. N. et $159^{\circ} 50'$ long. O.

» Tout ce qu'on sait de l'île JARVIS, d'après

Arrowsmith, c'est qu'elle a été découverte par un capitaine Brown et revue en 1822 par le capitaine Lock. On la place par $0^{\circ} 30'$ de lat. S. et $162^{\circ} 18'$ de long. O. L'île BROKE, placée sur la liste américaine à peu de distance au S. E. de la précédente, ne serait-elle point un double emploi?

» L'île MALDEN a été découverte par le capitaine Byron le 29 juillet 1825. C'est une terre basse, boisée, entourée de brisans dans son circuit de douze à quinze milles. Elle était déserte pour le moment, mais elle offrait des indices d'habitation antérieure. On y voyait de vastes plate-formes carrées en maçonnerie de coraux taillés à main d'hommes. Elles s'élevaient par assises, avec une pierre au centre, figurant sans doute l'autel (Pl. I — 2). Leur forme rappelait les morais de Nouka-Hiva et de Taïti. La situation de cette île est par 4° de lat. S. et $157^{\circ} 20'$ de long. O. Une liste américaine place à mi-chemin, entre Malden et Nouka-Hiva, une île dont l'existence est douteuse.

» Passons à l'île STARBUCK découverte en 1823 par le capitaine de ce nom, tandis qu'il transportait en Europe le roi Rio-Rio et sa femme. Byron la revit en 1825. Ce dernier la dépeint comme plus stérile que Malden, et n'ayant pas un seul arbre sur un sol madréporique. Elle gît par $5^{\circ} 58'$ de lat. S. et $157^{\circ} 26'$ long. O.

» La petite île CAROLINE fut découverte par Broughton en 1795, et suivant Arrowsmith revue par Bass peu d'années après; mais celui qui l'a le mieux décrite est Paulding qui y aborda en 1825. L'île Caroline est une terre basse, entourée de brisans, ayant six ou sept milles de longueur sur une largeur médiocre. On y voit quelques grands arbres, mais beaucoup plus de broussailles. Déserte, elle offre pourtant des traces d'industrie sauvage. Sa situation est par $9^{\circ} 55'$ de lat. S. et $152^{\circ} 20'$ de long. O. C'est la même île que quelques baleiniers viennent de signaler sous le nom d'île Thornton.

» Nul autre renseignement sur l'île FLINT, sinon que Krusenstern la regarde comme découverte en 1801, et la place par $11^{\circ} 30'$ de lat. S. et $154^{\circ} 30'$ de long. O. Quelques géographes ont pensé que c'était l'ancienne *Peregrino* de Quiros.

» Les îles PENRHYN furent aperçues de loin pour la première fois par le capitaine Sever du *Lady-Penrhyn*; mais Kotzebue les visita en 1816, et communiqua avec ses habitans. Ils ressemblaient aux naturels de Nouka-Hiva: quoique non tatoués, ils se sillonnaient le corps de cicatrices régulières. Ils marchaient nus, à l'ex-

ception d'un petit nombre qui portait des ceintures d'étoffes grossières. Leurs ongles étaient fort longs, surtout chez les chefs : ils dépassaient le doigt de trois pouces. Les rapports de Kotzebue avec ces sauvages ne furent pas tous pacifiques. Timides d'abord, ils s'étaient enhardis peu à peu, et mettaient la main sur tout avec une effronterie sans égale. On les menaça, ils menacèrent à leur tour. Alors Kotzebue vit qu'il fallait en imposer à ces larrons; il fit tirer un coup de fusil, et à ce bruit, frappés de terreur, ils sautèrent tous à l'eau; puis, regagnant leurs pirogues, ils vinrent peu à peu se replacer le long du bord. Mais l'ordre d'appareillage était donné. Le navire reprenait son aire pour gagner le large, et plusieurs de ces embarcations, qui se trouvaient dans son sillage, furent chavirées. Le groupe Penrhyn se compose de diverses îles basses, couvertes de cocotiers et d'autres arbres, et assises sur une base coralligène. Kotzebue fixa leur centre par $9^{\circ} 2'$ de lat. S. et $159^{\circ} 55'$ de long. O.

» Voici maintenant l'île PESCADO, conservée par Arrowsmith, mais considérée comme douteuse; puis les îles HUMPHREY et REARSON qui peuvent avoir été confondues avec la première. Rearson et Humphrey ont pour découvreur Patrickson qui les vit en 1822 et les signala comme des îles basses et habitées. Situées par $10^{\circ} 32'$ de lat. S. et $163^{\circ} 10'$ de long. O. Ensuite viennent les îles SOUVAROF, auxquelles le lieutenant Lazaref donna le nom de son navire, groupe de petites îles situées par $13^{\circ} 2'$ de lat. S. et $165^{\circ} 5'$ de long. O. Quant aux îles DANGER vues par Byron en 1765, elles paraissent identiques avec l'île Solitaria, signalée par Mindana en 1595. D'après Byron, elles forment un groupe de trois îles basses, bien boisées, peuplées et ceintes de brisans dangereux qui s'étendaient à plus de quatre lieues de terre du côté de l'ouest. Byron y vit une pirogue, mais ne put communiquer avec les naturels. La latit. de ces îles est de $10^{\circ} 15'$ N. Leur long. présumée est de $168^{\circ} 18'$ O.; mais cette indication est douteuse.

» On est beaucoup plus sûr de l'île CLARENCE que le capitaine Edwards découvrit en 1791 sans y aborder, et que Paulding visita en 1825. A la vue de l'île, le *Dolphin* mit en panne et fut bientôt entouré par une foule de pirogues, dont chacune portait de quatre à huit hommes. Quand l'une d'elles se trouva à portée, on lui lança du navire une corde, afin qu'elle pût s'amarrer le long du bord. Les sauvages prirent le bout de la corde; mais, au lieu de s'en servir pour l'usage indiqué, ils en halèrent autant

qu'ils purent; puis ils la coupèrent. C'était débiter par un vol bien hardi. Sans s'inquiéter comment on prendrait la chose, ils n'en continuèrent pas moins à pagayer vers le bâtiment, en demandant une nouvelle corde; et, comme on leur opposait un refus formel, l'un des sauvages, homme robuste et intrépide, monta sur le pont. On l'entoura, on voulut lui parler; mais lui, ne s'inquiétant de rien, marchant à son but comme si le navire eût été désert, alla vers l'arrière, fit signe à sa pirogue qui se plaça à portée; après quoi, saisissant tout ce qu'il voyait, cages, cordes, ustensiles, fer, plats, vivres, instrumens, il jeta tout sans cérémonie à ses compagnons qui le recueillaient et le rangeaient dans l'embarcation. Quelques marins ayant voulu réprimer l'impudent voleur, il se fâcha tout rouge et continua avec plus d'activité qu'auparavant. Alors Paulding crut devoir intervenir; il frappa légèrement de son mousquet l'audacieux insulaire; mais celui-ci, sans se déconcerter, saisit le canon de l'arme, et, comme Paulding résistait, il prit le capitaine à bras-le-corps, et aurait tout jeté à la mer, le mousquet et l'homme, si l'équipage n'eût prêté main-forte. Le voleur échappa néanmoins; il se précipita à l'eau, et regagna sa pirogue, où triomphant il s'assit sur son butin.

» Cet exemple avait mis en goût les autres insulaires. La plus effrontée filouterie se pratiquait sur tous les points. Ici, on avait enlevé à un canot son gouvernail en fer : le capitaine parvint à le reprendre et le plaça près de lui; mais, au moment où il tournait la tête, l'objet était de nouveau escamoté, et le naturel sautait à la mer avec sa proie. Ailleurs, on menaçait la ligne de sonde, qu'on était obligé de jeter de temps à autre par mesure de sûreté. Ni les menaces ni les prières n'y purent rien; il fallut procéder au brassiage avec la crainte d'y laisser à chaque fois le plomb et la corde.

» La matinée entière se passa en hostilités et en surveillance semblables. Cent pirogues entouraient toujours le bâtiment, et les insulaires qui les montaient lançaient à bord, de temps à autre, quelques projectiles, des casse-têtes, des noix de coco, puis ils poussaient des cris aigus et assourdissans. Une noix fort lourde vint frapper à la tête le chirurgien du bord. Sans son chapeau, il eût été grièvement blessé. Cette foule d'assaillans ne s'éclaircit que pendant une heure : un canot, chargé d'aller sonder aux environs et de chercher un mouillage, venait d'être mis à la mer, et à sa vue les pirogues avaient fui dans des directions diverses. L'opération ne

fut pas troublée; mais, quand le canot reprit le chemin du bord, il y eut un instant où, cerné par une foule de pirogues, il vit ses rameurs désarmés de leurs ayirons, et les insulaires brandissant autour d'eux leurs massifs casse-têtes. La situation était critique; un coup de pistolet la dénoua. Un sauvage fut blessé à la main, et le bruit suffit pour écarter les autres. Le canot rejoignit le bord.

» La confiance se rétablit pourtant, malgré cette voie de fait. Les pirogues revinrent; le blessé monta à bord où il fut pansé et comblé de cadeaux. Alors un petit commerce s'établit. Les sauvages échangèrent des nattes bien travaillées, des hameçons, des ornemens en coquilles et en os, contre des morceaux de fer ou de vieux clous. La bonne foi ne présida pas toujours à ces marchés, et plus d'un insulaire eut l'occasion de prouver encore son adresse dans la prestidigitation.

» Ces naturels étaient presque tous armés, les uns de longues lances, les autres d'une arme plus courte, légèrement recourbée comme un sabre. Les lances étaient longues de huit à douze pieds; quelques-unes avaient deux ou trois pointes garnies à un ou deux pieds de rangées de dents de requin, solidement assujetties avec des tresses en bourre de coco. Les sabres étaient garnis de la même manière, ce qui rendait leurs blessures redoutables et souvent mortelles. Un petit nombre de ces insulaires était coiffé de guirlandes en feuilles sèches de cocotier. Leur vêtement se composait d'une ceinture en feuilles tressées, et d'une natte de deux à trois pieds de large sur quatre de long. Le bas de cette natte se terminait par une frange servant à la fois d'ornement et de défense contre les moustiques qui abondent dans ces îles. Vigoureux et bien taillés, d'un teint de cuivre, ces naturels sont couverts de cicatrices qui indiquent que l'usage de la lance et du sabre est fréquent parmi eux. Ils portent leurs cheveux longs et tressés en mèches d'un aspect désagréable. Leur barbe n'est en général ni longue ni touffue.

» CLARENCE, d'après Paulding, est un groupe d'îlots bas et boisés, situés sur un récif qui doit avoir une grande étendue. Ce capitaine rapporte qu'au moment d'attérir sur l'île dont il était le plus proche, il apercevait à peine les îles les plus éloignées. La situation du groupe est par $9^{\circ} 12'$ de lat. S. et $173^{\circ} 50'$ de long. O.

» A quarante milles au N. E. de la précédente est l'île YORK, découverte par Byron en 1765. Ce navigateur la trouva déserte; il y fit une

provision de cocos. Après lui, Edwards la revit en 1791, et Paulding l'a visitée en 1825. Elle était peuplée alors d'une race analogue à celle du groupe Clarence, mais moins active, moins forte, plus timide, plus pauvre, plus malade. Le groupe est une chaîne d'îlots bas et boisés, déterminée par un récif commun qui a trente milles environ de circonférence. Sa position est par $8^{\circ} 33'$ lat. S. et $174^{\circ} 20'$ long. O.

» Nous arrivons à la fin de notre tâche, ajouta Pendleton, qui me vit épuisé de cette longue nomenclature. Voici encore l'île SYDNEY, découverte en 1823 par Emmant, suivant Purdy, et revue en 1828 par Le Goarant; île petite, inhabitée, assez basse et située par $4^{\circ} 27'$ de lat. S. et $173^{\circ} 4'$ de long. O.; puis BIRNIE, découverte par le même navigateur et à la même époque, toujours d'après Purdy, et située par $3^{\circ} 21'$ de lat. S. et $173^{\circ} 50'$ de long. O.; enfin MARY, récemment découverte par un navire de ce nom, amas d'îlots de vingt lieues de circuit avec un lagon intérieur, et situé par $2^{\circ} 48'$ de lat. S. et $174^{\circ} 30'$ de long. O. Restent les îles douteuses de GARDNER et d'ARTHUR avec les indications plus douteuses encore de $4^{\circ} 30'$ lat. S. et $176^{\circ} 42'$ long. O. pour l'une, et pour l'autre de $3^{\circ} 33'$ lat. S. et $178^{\circ} 20'$ de long. O.

CHAPITRE II.

TRAVERSÉE DE TAÏTI AUX ÎLES TONGA. — ÎLES HAMOA.

Pendant que Pendleton me déroulait ainsi les trésors de la science géographique, notre alerte navire ne dormait pas sur l'Océan. Il voguait vers le groupe Hamoa sans que la moindre variation de brise vint déranger sa voilure, si calme dans sa vitesse qu'on eût dit qu'il ne bougeait pas. On filait pourtant neuf à dix nœuds. Aussi, dès la soirée du 13 mai, des bandes de fous et de goélands signalèrent-elles l'approche de la terre. Au jour levant, elle était devant nous. Nous attérissions sur un îlot entouré d'un récif de six milles de circuit, avec quelques maigres arbustes dans le centre. « C'est l'île Rose, me dit Pendleton, la seule découverte de votre compatriote le capitaine Freycinet; il lui donna le nom de sa femme qui l'accompagnait dans son voyage autour du monde. » Cette île Rose n'éveille pas pourtant des idées de cette couleur. Triste et pauvre écueil peuplé de goélands, elle gît par $14^{\circ} 33'$ de lat. S. et $170^{\circ} 26'$ de long. O. Kotzebue l'a revue en 1824.

Après avoir doublé cet écueil par le nord,